

I

3 mars 1942

Un éclair de terreur traversa le regard d'Eulalie Fontanel face à cette vision apocalyptique du paysage de Boulogne-Billancourt qui s'étendait de toutes parts. La panique la gagnait comme une fièvre. Affalée dans la remorque du vélo-taxi parisien qui l'avait raccompagnée jusqu'à son domicile, la belle aurait voulu gémir mais aucun son ne sortait de sa bouche. Ses longues jambes encombrantes repliées sous elle dans une position inconfortable, ses bras croisés contre sa taille enserrée par la ceinture de sa gabardine, elle restait figée dans cette attitude de repli.

Une fumée encore suffocante s'élevait en volutes, au milieu des décombres de bâtiments, tandis que les équipages de la Croix-Rouge apportaient les premiers soins aux survivants noirs de fumée, aidés des sapeurs-pompiers qui avaient toujours du mal à maîtriser le feu. Quartier de la Saussière à deux pas de la citadelle industrielle des usines Renault, on avait vécu l'enfer. Une bouffée d'air vicié brûlait encore ses poumons, aussi comprima-t-elle sa respiration en dépit des larmes qui la faisaient suffoquer. Les bombardements avaient soufflé des façades en béton aux ossatures métalliques, le lieu était méconnaissable sous ce ciel tourmenté de soufre

où, seul, au petit matin, un oiseau trouvait encore la force de chanter.

— J’vous laisse là ? S’enquit le chauffeur de taxi qui avait eu du mal à s’approcher jusqu’à l’angle du carrefour tant le dispositif de protection limitait l’accès.

Sanglée dans l’effroi, le regard fixe, Eulalie mit un long moment avant d’être en état de répondre.

Prête à défaillir en désignant les gravats d’une main chancelante, elle articula un « non », et d’ajouter :

— Ma maison n’a pas résisté au pilonnage... J’ai perdu ma maison !

L’amoncellement de pierres du quartier à l’agonie lui arracha un cri de désespoir alors que, quelques minutes plus tôt, ses lèvres fredonnaient encore une chanson de Maurice Chevalier, l’un des numéros des Folies Bergère où elle s’imposait parmi les girls du spectacle *Trois millions*, qui remportait un succès fou dans ce Paris occupé.

— Conduisez-moi boulevard Jean-Jaurès, au 41, supplia-t-elle à mi-voix.

— Y a-t-il quelqu’un pour vous accueillir ? S’inquiéta le chauffeur, conscient de ce qu’elle endurait.

— Oui, hoqueta Eulalie, les lèvres tremblantes, l’expression accablée, si pâle qu’elle en était méconnaissable.

Dans les rues de la ville, le bruit commençait à courir parmi les Boulonnais que les avions allemands étaient responsables de ce pilonnage, même si chacun gardait à l’esprit que les aviateurs de la Royal Air Force tenaient pour cible les usines Renault voisines, engagées dans la fabrication de blindés, de moteurs d’avion et de camions pour l’ennemi, depuis le début de la collaboration. Pour preuve, les bâtiments réquisitionnés avaient pris des allures de fourmilière depuis qu’on les avait estimés en capacité de fournir toutes les commandes de guerre allemande. Quand bien même les alliés menaçaient-ils

de les détruire, aucune alerte n'avait été donnée ces derniers jours, la défense antiaérienne allemande positionnée sur le toit de l'hôtel de ville n'avait pas tiré. Aussi la confusion des esprits régnait-elle depuis que la nouvelle avait ébranlé le Tout-Paris, et Eulalie ne pouvait que redouter l'avenir.

— Mon Dieu, faites que ma fille soit saine et sauve ! Ma petite Beata... murmura la jeune femme dans une plainte monocorde.

Le chauffeur déposa sa passagère en bas de l'immeuble à la façade soignée du boulevard Jean-Jaurès où demeurait la nourrice de Beata. Lorsque la jeune mère eut gravi les deux étages, déboussolée, le visage inondé de larmes, balayé par ses cheveux noir de jais qui affichaient une coupe au carré brouillon, elle s'effondra dans les bras de Berthe Vandman, qui était sortie sur son palier. Eulalie peina à articuler une phrase, la voix entrecoupée de spasmes, soutenue par cette créature courtaude dans son chandail en laine, dont les petits yeux enfouis derrière des lunettes à double foyer semblaient ahuris de douleur.

— Est-ce que ma petite Beata...

— Rassure-toi... Ta fille dort, elle va bien.

Quand la mère eut constaté le sommeil paisible de son enfant dans la pénombre de la chambre, le visage à demi enfoui sous la couverture, le pouce dans la bouche, bien à l'abri du cataclysme qui venait de s'abattre sur le quartier des usines, elle put quitter la pièce sur la pointe des pieds en laissant échapper un soupir de soulagement. Ses dernières forces l'abandonnaient et, tout en succombant aux larmes, elle s'affala sur le tabouret de la cuisine près du poêle Gaudin. Le désordre régnait de plus belle dans sa tête. Berthe, bien consciente du désœuvrement de son amie, n'avait pas de remède pour pallier cet abîme de désespoir. Aucun mot n'était suffisamment fort pour décrire ce qu'elles ressentaient l'une et l'autre.

— La maison de mon père représentait le seul souvenir de notre famille ! S'il voit ça de là-haut, tu te rends compte ? lui qui s'est saigné aux quatre veines pour la construire de ses mains ! Que vais-je devenir ? Je ne possède plus rien, se lamentait en claquant des dents celle qui ne disposait en poche que de son dernier cachet des Folies Bergère et de quelques arriérés...

Elle s'interrompit un instant, avant de reprendre, dévastée par ses pensées :

— Dire que nous avons été épargnés lors de la vaste opération mobilière qui a rasé une partie du quartier de Billancourt, pour nous faire rattraper par cette collaboration économique avec l'Allemagne. Cette série d'humiliations va-t-elle s'arrêter ?

— Il est certain qu'entre les ateliers Fiat remis en route pour la réparation des tanks et l'implication des usines Renault au côté de l'ennemi, nous devons bien finir par en payer les conséquences, soupira Berthe, tandis que la haine faisait briller son regard sombre.

— Dire que papa et Lazare ont travaillé tant d'années dans ces usines ; j'y vois presque une ironie du sort !

Les petits yeux tristes et compatissants de Berthe se baisèrent malgré elle. Elle réprima un frisson de dégoût, puis elle serra fort Eulalie dans ses bras en puisant du courage dans cette étreinte. Ce n'était pas le moment de flancher, la jeune mère avait trop besoin de soutien.

— Des malheureux ont péri cette nuit, écrasés sous les décombres de leurs immeubles rue de Paris et rue de Solférino, nous aurions pu en être ! Si l'alerte avait été donnée, il est probable qu'ils se seraient abrités dans le métro ou dans les tranchées du parc Henri-Barbusse, mais tout est arrivé si vite... rappela-t-elle à juste titre, avant de leur préparer une décoction de glands pilés en guise de café.

Son visage poupin et couperosé contrastait avec la pureté de celui d'Eulalie dont les longs cils mouillés magnifiaient les yeux bleu lagon. Même dans le malheur, la beauté mystérieuse de la jeune danseuse resplendissait encore. Pour l'heure, l'angoisse et la fiébrilité y avaient pourtant gravé leurs stigmates, prenant leurs sources dans plusieurs marais. Depuis un an que la belle dansait au théâtre des Folies Bergère, si son corps aux courbes gracieuses avait pris des allures sculpturales, son regard se perdait plus souvent dans des brumes indéchiffrables. Il faut dire que tout paraissait sombre dans ce Paris occupé, où la faim et la suspicion étaient considérées comme les plus grands des fléaux. À peine trouvait-elle le temps de s'occuper de sa petite Beata, qu'elle confiait de nuit à mademoiselle Vandman, devenue son amie la plus proche par la force des événements.

Comme toutes les villes occupées par la Wehrmacht, Boulogne-Billancourt n'échappait pas à la dure loi du couvre-feu, ni à celle des panneaux de signalisation en allemand et des bannières noir-blanc-rouge hérissées dans ses quartiers depuis que Paris avait été déclaré ville ouverte. Elle dépendait désormais de la Kommandantur de Montrouge, où la plupart des services allemands s'étaient approprié les beaux quartiers, comme les villas du Parc des Princes. Le château Rothschild, base d'une station de brouillage, était, quant à lui, chasse gardée des gradés, qui se donnaient des airs de riches propriétaires fonciers. Boulevard Jean-Jaurès, un service de placement avait ouvert ses portes dès la fin 1940, recrutant des volontaires pour les usines du Reich. Et à l'automne de cette même année, entre les commerces juifs mis sous séquestre en raison de l'ordonnance allemande du régime de Vichy et la plupart des boutiques qui avaient transféré leurs marchandises comestibles à la mairie, les avenues plongées dans une noirceur fantomatique attisaient la peur du passant

qui appréhendait de se retrouver, à chaque carrefour, face à des militaires en terrain conquis. Pour couronner le tout, les sirènes poussaient régulièrement les autochtones à se réfugier dans les caves en raison de fréquentes alertes à l'attaque aérienne. Dans un premier temps désorientées et effrayées, Eulalie et Berthe prirent conscience du danger auquel elles ne trouvaient exposées et ne rechignèrent plus à rejoindre l'abri en priant pour leur survie. Le sol tremblait lorsque l'onde explosive déchirait leurs tympanes, on voyait clair comme en plein jour dans cette petite fin du monde...

Cependant, la solidarité entre voisins n'avait jamais été aussi palpable qu'en ce 3 mars 1942, où les sinistrés du tragique bombardement recevaient une assistance immédiate, ignorant encore à cet instant-là que l'aviation anglaise était à l'origine de la série d'obus piquant bas à plus de sept cents bombes visant Renault, au prix d'innocentes victimes et endommageant plus d'un millier de logements.

Après cet épisode dramatique, Berthe proposa spontanément à Eulalie de s'installer chez elle. Les lendemains n'étaient pas près de chanter, mais à deux, elles partageraient les frais, ce qui représentait une aubaine pour la propriétaire de l'appartement, en prise avec les difficultés matérielles. Au quotidien, elle remaillait les bas, faisait la queue pendant des heures devant des épiceries peu achalandées pour se procurer quelques denrées alimentaires, munie de sa carte nominative contenant dix coupons amovibles afin de récupérer, chaque mois, la ration de pain, de matières grasses, de viande, de pâtes, à la place de ceux qui n'avaient pas le temps de s'y consacrer. Ce genre de petits boulots constituait le lot commun de femmes condamnées à vivre de peu dans une situation qui n'était pas près de s'améliorer.

II

Depuis quelque temps, l'existence d'Eulalie Fontanel n'était pas un lit de roses. La mobilisation d'août 1939 avait mis en marche une série de malheurs dont elle ne voyait plus la fin. Tout avait débuté avec le départ sous les drapeaux de Lazare Fontanel, son jeune époux, qui l'avait laissée seule avec une enfant de deux ans. Peu après, Eulalie avait dû faire face au décès de son père, emporté par la tuberculose. Cela lui donnait le sentiment d'un immense gâchis où l'acharnement du destin ne lui avait rien épargné. Une mère aurait pu la soutenir, mais la sienne, qu'elle n'avait connue que percluse d'abominables douleurs aux reins, s'en était allée bien trop tôt, des suites de l'une de ces virulentes maladies dont souffrent les blanchisseuses du front de Seine. Le contact avec des linges de sujets contagieux lui avait été fatal.

Au gré du martellement de ces épreuves, Eulalie s'était déjà forgé une carapace. Malgré tout, dans ce Paris allemand que l'on ralliait aisément depuis Boulogne-Billancourt grâce au métro Pont de Sèvres, un jour poussait l'autre au pays des larmes...

Au cours de l'automne de 1940, un jour qu'elle s'extirpait d'un wagon bondé à la station Porte Dauphine, le moral en chute libre, un homme de haute taille la suivit dans l'avenue

Foch où circulaient des voitures allemandes. Les becs de gaz affublés de pancartes germaniques fléchées blanches avec leurs lettres noires qui dirigeaient les soldats vers les casernements en disaient long sur la mainmise de l'envahisseur sur la vie parisienne, alors que conseils et propagandes fleurissaient à tout va. Sans doute l'homme avait-il été attiré par le joli minois et la démarche chaloupée de la séduisante brunette au corps longiligne ? Toujours est-il qu'il avait abordé Eulalie avec douceur à la hauteur de l'hôtel de Breteuil, au moment où elle s'apprêtait à rendre visite à une vieille connaissance qui habitait le quartier. Ce n'était pas la première fois qu'un homme l'accostait dans les rues de Paris, mais si d'ordinaire elle se montrait méfiante, elle fut saisie par l'éclat joyeux de ses yeux minuscules. Le costume croisé de flanelle gris et la lavallière à pois du quinquagénaire grisonnant le classaient assurément dans une bonne catégorie sociale, un peu à part des hommes ordinaires, ce qui titilla sa curiosité et la convainquit de l'écouter. D'un geste sûr, il dégaina aussitôt sa carte de visite, comme un tour de prestidigitation.

ANDRÉ DOLITOR

RÉGISSEUR AU THÉÂTRE DES FOLIES BERGÈRE

TEL : MAILLOT 2638

Perplexe, elle leva les yeux sur son propriétaire qui la dévisageait en affichant le sourire de satisfaction de celui qui détaille une jolie femme. Ce jeu l'incommoda, mais, pire encore que d'être livrée au jugement de ce séducteur, la terre se mit à gronder sous le martèlement des bottes des vert-de-gris de la Wehrmacht qui se rapprochaient de la station de métro. Dans la grisaille du ciel de Paris, elle frissonna, démunie. Elle n'était pas suffisamment couverte et la peur lui donnait froid.

— Je ne peux pas m'y habituer... murmura-t-elle en remettant la carte de visite dans une poche de son imperméable entrouvert, qui laissait entrevoir une jupe plissée écossaise et un chemisier blanc impeccable.

André perçut, dans la fraîche élégance de sa tenue propice aux nouveaux rituels de la bicyclette, une femme audacieuse portée par l'envie de plaire et de se distinguer. L'Occupation ne lui avait pas fait perdre sa coquetterie...

— N'ayez crainte, Mademoiselle... dit-il en passant outre l'escouade de soldats qui défilait au pas.

— Mademoiselle comment ?

— Madame ! Rectifia-t-elle dans un demi-sourire, madame Fontanel.

— Eh bien, Madame Fontanel, permettez-moi d'être honnête avec vous. Mon attitude peut vous paraître discutable, mais, quand une idée me trotte dans la tête, j'éprouve aussitôt le besoin de l'exprimer. Si je vous ai si spontanément tendu ma carte, c'est que vous auriez précisément le profil, assura-t-il avec la certitude des connaisseurs.

— Le profil ?

— Oui ! Fit-il remarquer joyeux. Vous réunissez les principales qualités qui pourraient faire de vous une danseuse ! Croyez-moi, je sais de quoi je parle puisque je fais passer les auditions au théâtre des Folies Bergère. Des aspirantes danseuses pour ce prestigieux établissement, j'en vois défiler tous les jours sous mes yeux !

— Ah... s'étonna celle qui était tout à fait étrangère à l'univers de cet illustre théâtre de la rue Richer.

Il nota son maquillage délicat, tout en décelant dans sa présence la sensualité des danseuses. Cette observation était aussi méticuleuse que perspicace, car Eulalie avait fréquenté dans sa jeunesse une école de danse à Boulogne-Billancourt, et son rêve de jeune fille aurait été d'entrer à l'Opéra !

En dépit de la stricte réglementation en matière de couvre-feu, André Dolitor lui remit une invitation pour venir découvrir les merveilles de la revue.

— Comment voudriez-vous que j’obtienne un passe-droit pour me rendre à l’un de vos spectacles ?

— Madame Fontanel, cela relève désormais d’une simple formalité ! Laissez-moi faire... préconisa-t-il d’un air malicieux.

C’est ainsi que, deux jours plus tard, un chauffeur à chapeau melon, dans son taxi-remorque, avait conduit Eulalie jusqu’à l’entrée Art Déco des Folies Bergère pour assister à la revue. La brutale traversée de ce Paris aux façades couvertes d’immenses bannières à croix gammée, qui flirtait sans vergogne avec les occupants, fut un choc ! Au sein du célèbre établissement, les vert-de-gris en surnombre, placés dans les premiers rangs de la salle grandiose, piaffaient d’impatience en l’attente du lever de rideau. Lorsque, enfin, les projecteurs se braquèrent sur la scène, les visages s’écarquillèrent devant le défilé de demi-*nus* sous des décors somptueux de dorures et d’animaux sculptés. Le tout-Paris masculin se pâmait donc devant les yeux d’Eulalie, tandis qu’elle étudiait ces danseuses remarquables aux sourires diamant dont le corps (parfois dans le plus simple appareil) et le visage avaient fait l’objet de soins et d’apprêts incroyables. Les fauteuils frémis-saient comme elle sentait monter l’ivresse, et elle refoula une vague de nausée. Depuis l’immense balcon bien agencé pour l’acoustique où elle se trouvait placée, elle mesura aussitôt la profondeur de l’abîme qu’il existait entre ce monde arrogant et le sien. La vue offrait un grand-angle sur toutes ces polis-sonneries. Comment se sentir à sa place parmi ces créations affriolantes où l’effervescence des officiers aux mœurs libidi-neuses montait en puissance ? Agacée, rêvant de disparaître sous terre, elle dut pourtant se contenter de s’enfoncer dans

son siège, offensée à l'idée de devenir l'une de ces créatures en pâture dans ce théâtre de perdition...

Pendant, face à la pruderie d'Eulalie et malgré sa répulsion pour le spectacle, André Dolitor ne se découragea pas. Ce soir-là, à la fin de la représentation, il insista pour la présenter à Paul Derval qui dirigeait l'établissement et avait lancé grand nombre de carrières artistiques. Ce dernier, après un baisemain de rigueur, considéra Eulalie avec l'attention de celui qui déniche une perle rare. Il fit remarquer à l'intéressée qu'il aurait été un crime de ne pas exploiter de tels atouts, lui prédisant une entrée fracassante aux Folies, dont elle pourrait tirer de nombreux avantages. Elle se sentit soudain vaciller sous une émotion inconnue. Cet homme provoquait la confusion dans son esprit, alors elle se crispa, comme si sa timidité avait gagné la partie. Pendant ce temps, André, qui se massait la gorge en analysant la situation, était bien conscient de la frilosité de sa protégée dont le sourire figé en disait long sur son sentiment d'insécurité. Aussi conclut-il qu'il faudrait lui jouer un grand numéro de charme pour gagner sa confiance, en adoptant cette fois-ci un discours plus édulcoré.

— Même si les épreuves et les peines se succèdent, vous êtes si jeune, vous devez tempérer cette expression de sévérité, le théâtre ne vous veut que du bien...

Ces paroles tombèrent dans l'oreille d'un sourd.

Depuis juin 1940, elle s'était pourvue d'une armure composant un vaste bouclier. À l'origine, la masse affolée des Parisiens fuyant la capitale, menacés en raison du départ du gouvernement, lui avait causé une grande peur. Si ses voisins de Boulogne avaient choisi d'être évacués vers des gares déjà bondées, Eulalie avait catégoriquement refusé de se joindre à eux. Elle tenta d'expliquer à André cette résistance à quitter sa maison. Seule avec Beata qui venait de

fêter son troisième anniversaire, elle s'était sentie incapable d'imiter tous ces gens, ce qui, selon elle, les aurait confrontées à d'autres violences dans la pieuvre tentaculaire de la migration, effrayante et insensée. Le ballet permanent de ces voitures chargées de bagages et de meubles, de matelas solidement attachés sur les toits suscitait son dégoût. Le défilé plaintif des fuyards qui ignoraient leur destination la plongeait dans la plus totale confusion. Partir, n'était-ce pas trahir son père et son époux... ? Et si Lazare revenait et trouvait la maison vide ? Le bruit courait que beaucoup de prisonniers se libéraient ; aussi, comme son époux avait disparu sans laisser de trace depuis sa mobilisation, elle supposait qu'il pourrait appartenir à ces chanceux qui retrouvaient leurs familles.

Elle s'était tant perdue en conjectures au sujet de Lazare que l'exode ne la concernait plus vraiment. En dépit du bruit incessant des avions dans le ciel et des explosions, le retour potentiel de Lazare semblait le seul viatique encourageant dans l'attente.

Bien que rien ne se déroulât comme espéré, les événements avaient malgré tout tourné en sa faveur, puisque le fameux raid du 3 juin 1940 avait miraculeusement épargné son quartier de Billancourt. Le bois de Boulogne tout proche, ainsi que la petite couronne parisienne, avaient en revanche fait état d'un millier de blessés. Puis la débâcle s'était poursuivie. Un jour du mois de juin, Eulalie était sortie dans les rues, désespérée, sous la chaleur torride. On ne comptait plus les raids sur Paris, les bases aériennes allemandes s'étant établies en territoire français. Elle entendit même que l'on édifiait des barricades dans le bois de Boulogne. Alors que certaines maisons avaient perdu leurs étages supérieurs dans le quartier voisin, elle avait rencontré par hasard Berthe

Vandman qui, comme elle, avait fait le choix de rester auprès de ses seules attaches.

— C'est dans ces conditions d'effrayante incertitude que vous avez connu celle qui est devenue la nourrice de votre petite fille ? S'enquit André avec beaucoup de doigté.

— Oui, je me souviens qu'elle tenait sous le bras *Le Petit Parisien* qui titrait sur « Les pertes considérables subies par l'ennemi ». C'était à n'y rien comprendre... Je crois qu'à ce moment-là, il y a eu entre nous une sorte de solidarité du malheur. Je me souviens du visage de Berthe atterré, barré par de grands cernes parce qu'elle ne comptait plus ses nuits blanches sous le bruit des lointaines canonnades. Je me suis un peu reconnue dans son portrait. Tout comme moi, elle ne croyait pas que l'on pût fuir l'ennemi sur les routes de France.

— Berthe habite le même quartier que vous ?

— Oui, et finalement, nous n'étions pas seules à rejeter le conseil d'évacuation de notre gouvernement. Notre maire, monsieur Morizet, avait fait de même. Pourtant, en dépit d'une courte vague d'optimisme au ministère de la Guerre, les Parisiens continuaient de s'entasser dans des trains, mais je m'y refusais toujours. « Six chances sur dix qu'ils n'entre-ront pas dans Paris, les Boches ! » avait crânement répété Berthe. Ces paroles m'ont beaucoup marquée...

— Je conçois que ce point commun vous ait rapprochées, mais cela n'a pas empêché qu'en l'espace de quelques semaines, Paris s'est vidé de deux millions d'habitants. Ils ont jailli de ses entrailles en processions : des milliers de moteurs ronflant sur les avenues, y compris l'escorte de la garde Républicaine mobile en route pour Vichy.

André marqua un temps d'arrêt. Il songea à ces pénibles moments où la capitale, plongée dans les ténèbres sous ce rideau de fumée artificielle déployé par les Allemands pour

préparer leur entrée, s'était trouvée en proie à une panique générale et à d'immenses bousculades.

— Berthe s'est aussitôt montrée sensible au sort de Beata, poursuivit Eulalie qui déroulait le fil de son idée, si bien que, dès le surlendemain, lorsque la croix gammée flottait sur la tour Eiffel, j'ai compris qu'une âme combative ne serait pas de trop pour m'aider à batailler.

— Pardi, c'est certain ! Comme je vous comprends. Si notre infanterie avait elle aussi été épaulée par de puissants chars d'assaut, l'ennemi aurait eu du souci à se faire... Mais hélas, ce ne fut pas le cas soupira-t-il. Je reconnais qu'il est toujours difficile d'accepter l'humiliation, autant dire l'œuvre du diable : les Parisiens n'ont pas eu le temps de reprendre leur souffle que les principaux ministères sont devenus annexes de l'état-major et du gouvernement de Berlin, tandis que la Propaganda Abteilung¹ siégeait déjà à l'hôtel Majestic, et la police militaire secrète à l'hôtel du Louvre. C'est pour cela, ma chère enfant, qu'il faut vous ressaisir et songer à votre avenir ! Vous avez besoin d'être réconfortée, conclut-il alors qu'elle tenait ses yeux baissés.

Elle devait admettre qu'il n'avait pas vraiment tort. Une période d'abattement avait suivi la grande défaite dans ce Paris allemand crépusculaire, où la charte de l'Occupation avait été ratifiée, abrogeant la liberté de mouvement par le biais d'un couvre-feu annoncé à 20 heures. Les réquisitions de maisons au bénéfice des troupes d'occupation allaient bon train, l'impact d'événements stressants amplifiant la détresse. Rien qu'à Boulogne-Billancourt, on dénombrait cent dix-sept immeubles occupés par les troupes allemandes, ainsi que des camps où étaient stockées des munitions, du carburant et du matériel. Par un miracle peut-être, qu'Eulalie s'expliqua par la protection divine paternelle, sa maison

1. Propagande du commandement militaire allemand pendant l'Occupation.

y avait échappé, en dépit du climat hostile qui baignait les rues du quartier. Elle en vint à cette conclusion qu'il n'y avait plus désormais que les restaurateurs pour se frotter les mains de l'arrivée de ces nouveaux consommateurs qui réglèrent leurs goinfries épiques rubis sur ongle...

— L'envahisseur est également soucieux de prendre du bon temps ! Fit judicieusement remarquer André Dolitor en précisant que seuls les artistes tiraient leur épingle du jeu.

— Parce que vous me considérez comme une artiste ? S'enhardit-elle en se devinant concernée par ces paroles.

— Votre corps ne ment pas !

En matière de belles plantes, Dolitor pouvait s'avancer doctement. Les filles de la trempe d'Eulalie ne couraient pas les rues de Paris et il était surpris qu'elle ne fût pas déjà engagée dans une troupe de music-hall. Sa haute silhouette bien proportionnée, dont la démarche sensuelle et la chevelure de jais gageaient du succès qu'elle aurait dans son spectacle, lui paraissait une raison suffisante pour s'entêter à la convaincre.

— Ce n'est pas grâce à votre maigre allocation militaire que vous allez jubiler...

— La prise en charge des épouses de prisonniers se situe pourtant dans la logique du régime. Il est bien question que la conjointe soit la gardienne du sanctuaire familial... récita celle qui imaginait trop bien ce que pourrait être la déception de Lazare si ce dernier apprenait que son épouse était devenue l'objet du désir charnel des officiers allemands.

— Eulalie, mon petit, réagissez ! Ne vous voilez pas la face ! Vous savez comme moi que le ministre des Finances est plus que réticent à l'augmentation de l'allocation... N'oubliez pas que votre emploi sera la meilleure manière d'échapper à la marginalisation.

— Au train où vont les choses, je ne sais plus quoi penser...

— Eh bien je vais vous le dire. Vous n'aurez bientôt plus accès aux soins médicaux, à l'électricité. En revanche, si vous acceptez de travailler aux Folies, vous bénéficierez de nombreux avantages. Ce métier vous apporterait la satisfaction d'assurer votre avenir, insista-t-il, lénifiant, avec la prévenance d'un homme raffiné qui aimait les règles du savoir-vivre et qui pensait à tout.

— Le luxe ne vous tente-t-il pas ?

Contre toute attente, il essuya un « non » cinglant. Cette notion aussi vague que superficielle dans l'esprit d'Eulalie n'eut pas l'impact escompté. Son existence s'était construite sur des valeurs simples et heureuses dans l'amour des siens, sans train de vie somptuaire. À présent qu'elle se retrouvait seule avec sa fille, elle aurait donné cher pour revivre ce temps du bonheur simple en compagnie de son époux et de son père.

— Vous changerez peut-être d'avis lorsque vous y aurez goûté !

La belle fit une moue peu engageante. Cependant... Peu après, le ravitaillement devint la principale préoccupation des Parisiens. Le gouvernement de Vichy travaillait avec l'ambassade d'Allemagne et les services de ravitaillement renouvelaient de plus en plus chichement les cartes. Ce casse-tête de la distribution sans cesse retardé auquel étaient confrontés les Parisiens, en raison des maigres arrivages de produits de première nécessité, acheminait doucement vers la famine. De toute évidence, cette souffrance face aux files d'attente qui duraient des heures désespéra Berthe Vandman, qui ne cacha pas à son amie sa façon de penser...

— Tu ne peux pas refuser indéfiniment la proposition de monsieur Dolitor ! Tu ne vas pas te condamner aux restric-

tions les plus sévères alors que nous pourrions améliorer notre quotidien ! S'exclama Berthe en haussant les épaules.

Celle qui rivalisait d'ingéniosité depuis des semaines pour sauver une vieille veste grâce à toutes sortes de découpages inventifs savait de quoi elle parlait.

— Danser, ce n'est pas de la prostitution, que je sache !

Pourtant, si le discours de Berthe prenait des allures de recommandation, comment passer outre ces images d'Épinal où le Tout-Paris s'encanaillait aux Folies Bergère auprès des demi-mondaines et des cocottes, à l'instar de la belle Otero ou de Liane de Pougy ? Des bouffées de honte emplissaient le cœur d'Eulalie à l'idée de se risquer sur cette pente glissante.

— J'ai le sentiment de trahir Lazare !

— Bah ! Les absents ont toujours tort, trancha vertement Berthe qui aurait rêvé d'être à la place d'Eulalie pour saisir sa chance. (Et d'ajouter :) Et puis danser... cela amortira la portée de toutes ces catastrophes que tu as cumulées !

La jeune mère l'observa, interloquée. Entre André qui déployait ses ruses de Sioux pour manœuvrer en souplesse et Berthe qui voulait la persuader que les malheurs s'effaçaient d'un coup de baguette magique, elle sentait vaciller ses convictions.

Un vélo-taxi avait pris l'habitude de cueillir Eulalie rue de la Saussière à Boulogne, pour l'emmener assister à des concerts au jardin des Tuileries, où les membres des autorités françaises se mêlaient aux officiers allemands en uniforme. André était, bien évidemment, le commanditaire de la manœuvre. Ayant toujours été attirée par le magnétisme des fanfares de cuivre, elle ne rechignait pas à se rendre au spectacle. Même si ces orchestres militaires de l'armée conquérante n'étaient qu'arme de propagande, ils diluaient la tristesse, rafistolant la petite lumière de son

cœur. En dépit de la pénible conjoncture, elle éprouvait finalement un vague plaisir à s'étourdir, communiquant à Berthe un faux enthousiasme. En retour, son amie lui glissait que la chance qui s'offrait n'était pas éternelle et qu'il convenait de la saisir au moment opportun.

— Je ne voudrais pas que tu aies des regrets plus tard... (Ce qui sous-entendait : si Lazare ne rentre pas...)

Même si elle devait bien admettre que le montant des cachets proposés par Dolitor pouvait couper court aux insupportables tracasseries du quotidien, cela ne réconciliait pas complètement Eulalie avec sa conscience. Il fallait accepter d'être sous la coupe de la Propagande Staffel¹ située sur les Champs-Élysées, qui faisait la pluie et le beau temps du monde culturel, tandis que ses chefs, recrutés par la Wehrmacht, semblaient les premiers satisfaits des réjouissances parisiennes. Les hauts gradés allemands trouvaient l'Opéra à leur goût, l'élite militaire raffolait des cabarets qui avaient rouvert leurs portes dès la fin 1940, à l'instar des Folies Bergère avec le retour des propriétaires, les Derval, exilés quelque temps en Normandie, qui présentaient désormais le spectacle le plus éblouissant du Tout-Paris. En réalité, Eulalie devait peu à peu intégrer l'idée extravagante de mettre son grain de sel dans l'arène !

— Ne dédaignez pas d'écouter pousser la chansonnette dans les cabarets des grands boulevards... surenchérisait André qui n'épargnait aucun moyen pour en venir à ses fins.

Tout prétexte était bon pour donner le goût du spectacle à sa protégée, et surtout inciter cette dernière à se produire sur scène. Loin d'être subjuguée par ces blondes platine à l'allure androgyne qui se produisaient à La Vie Parisienne, Eulalie fut en revanche séduite par le tour de chant de Suzy

1. Contrôle de la presse et de l'édition française par les autorités allemandes.

Solidor. Son retentissant « Lili Marlène » devant un public en uniforme vert-de-gris remportait un incroyable succès, sa voix envoûtante enveloppait l'âme. Où puisait-elle tant de ressources ? Puis ce fut Édith Piaf qui la troubla dans « Mon légionnaire ». Finalement conquise par ce monde de jeunes étoiles fait pour rêver les yeux grands ouverts, elle attrapa peu à peu le virus. La tactique d'André opérait. Les artistes se produisaient dans des cabarets combles et invitaient aux rêveries vagabondes, ce qui contribuait à étourdir et donner envie de s'élancer. Ils gagnaient leur vie à la sueur de leur front tout en permettant de garder le moral, sans pour autant renoncer à leur liberté... Ils incarnaient l'identité de la ville, et André sut la persuader qu'en dépit de l'humiliation de la défaite, tout n'était pas perdu. Si elle se fiait à la sérénité d'André, la vie nocturne se trouvait d'autant plus sûre qu'elle était encouragée par la Propagande Staffel. Pourtant, toute sa vaillance s'envolait lors des apparitions soudaines des patrouilles allemandes de la Kommandantur en uniformes de la Wehrmacht, qui siégeaient place de l'Opéra. Elle avait soudain froid, et la peur s'emparait d'elle...

Eulalie traversa une période un peu désorientée, dans le tumulte de ces flots contradictoires. Comment concilier la proposition de Dolitor avec ses obligations de mère ? Il lui arrivait de mettre des parenthèses sur sa vie, tant elle semblait captivée par des films au cinéma, comme *L'Assassinat du père Noël* ou *Les Visiteurs du soir*, où elle s'extasiait sur des comédiens comme Pierre Fresnay ou Martine Carol ; à force de lui tourner la tête, le monde artistique lui donna envie de relever un défi personnel. En si peu de temps, elle était devenue une autre femme, au point de redéfinir son identité. Bye bye les principes, de jour en jour sa résistance faiblissait, elle osait déchiffrer les secrets qui

bouillonnaient sous sa peau, et l'idée de passer cette audition au théâtre des Folies Bergère finit par s'imposer à elle au début de l'année 1941. Après une courte formation à l'aube de cette nouvelle ère, Eulalie Fontanel signa un contrat qui la lierait avec la prestigieuse maison. Et puis, elle savait qu'elle pouvait compter sur le soutien de Berthe Vandman pour veiller sur sa fille pendant ses heures de travail.